

toujours s'exercer avec le concours de la partie saine et vraiment éclairée des habitants.

Les art. 7 et 8, relatifs à la poursuite et à la pénalité, ne sont de nature à soulever aucune observation. On remarquera l'extrême modération des peines proposées; c'est sur cette modération même que nous comptons pour rendre la loi efficace, et son application aussi fréquente que générale dans le pays.

Nous avons prévu le cas où des ouvriers contreviendraient à la loi, en exécutant les ordres donnés, soit par des agents voyers ou autres fonctionnaires préposés aux travaux publics, soit par des entrepreneurs ou fabricants. Nous n'avons pas voulu que ces ouvriers fussent responsables devant la loi; et nous nous proposons de déclarer que, dans ce cas, la pénalité ne soit applicable qu'à l'auteur des ordres donnés en violation de la loi, et que l'amende dont il sera passible s'élève en proportion du nombre des ouvriers employés, sans pouvoir toutefois dépasser le maximum de 200 francs.

L'art. 11 déclare applicables à notre loi les dispositions du Code pénal relatives à la récidive et aux circonstances atténuantes.

Afin d'intéresser davantage les autorités locales à la poursuite des contraventions, l'art. 12 dispose que les amendes encourues pour la violation de la loi seront exclusivement attribuées aux communes où les contraventions auront été commises.

(La fin au prochain numéro.)

MELANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, VENDREDI 24 JANVIER 1851.

Première Page : — Rapport de M. de Montalembert sur l'Observation du dimanche (suite).
Feuilleton : — Le Montagnard ou les deux Républiques — 1793 — 1848 — (suite).

Le Church, organe de l'Anglicanisme, à Toronto, exprime le désir qu'il y ait en Canada des démonstrations publiques contre "l'Aggression Papale." Si le bonillant Editeur de cette feuille veut bien nous en croire, il consacrer sa plume à conjurer d'autres dangers, qui menacent de plus près l'Établissement Anglican dans le Haut-Canada, que la prétendue agression du Pape. Qu'il y songe mûrement, il a assez d'ennemis acharnés à son abaissement, parmi les sectes protestantes, sans s'attirer encore la juste animadversion des Catholiques. — Que le Church s'efforce de mettre la paix dans son propre camp, et de régler les fâcheuses difficultés que vient de révéler, entre autres, la désagréable Correspondance entre l'Hon. DeBlaquière et John Toronto; qu'il se mette en de meilleures termes avec les différents sectes dissidentes, et ensuite il sera peut-être moins insensé de sa part d'irriter les Catholiques par ses violents et insultants articles.

L'Excitation anti-papiste.

Des assemblées anti-papistes continuent de se tenir en différentes parties de l'Angleterre. Il paraît qu'il existe encore une diversité considérable d'opinions dans le Cabinet, par rapport à la marche à suivre relativement à l'Aggression papale. Lord John Russell, lord Palmerston et le Marquis de Lansdowne, sont favorables, dit-on, à l'adoption de mesures énergiques, propres à empêcher, pour l'avenir, un retour à un pareil acte de "présomption" de la part du Pape; tandis que le Comte de Clarendon, le Comte Grey, le Comte Carlisle, Sir Charles Wood, et Sir George Grey, sont pour la non-intervention. L'Advertiser qui rapporte ces bruits, ajoute que toutefois, il est juste de dire qu'on s'est entendu pour le moment dans une sorte de réplacage. Il est tacitement compris qu'aucun membre du Ministère ne fera de démarche qui pourrait mettre en danger l'existence du cabinet, d'ici à l'ouverture du Parlement. Il n'y

a pas de fondement, par conséquent, dans le bruit qui a couru d'une prochaine dissolution du Cabinet.

Une pétition générale à la Reine de tous les "Protestants d'Irlande au sujet de l'Aggression papale," a été dressée, et est maintenant prête à recevoir les signatures. Ce document, tout en formulant le désir de voir passer par la Législature une loi qui puisse arrêter la "Domination romaine" en Angleterre, répudie néanmoins toute idée d'ôter aux Sujets de Sa Majesté professant la Foi Catholique la liberté religieuse dont ils sont en possession.

Le Marquis de Camden a contredit publiquement la nouvelle de son entrée supposée et de celle de son épouse dans l'Eglise Romaine.

Le Cardinal Wiseman a reçu des autographes de félicitation de leurs Majestés le Roi de Naples et les Reines d'Espagne et de Portugal. Son Eminence a maintenant été congratulée par tous les Souverains Catholiques de l'Europe.

Nouvelles Ecclésiastiques.

M. Chévigny vient d'être nommé à la deserte de la cure de St. Henry de Mascouche, M. L. H. J. Brunelle, au vicariat de St. Geneviève; M. C. A. Loranger, au vicariat de St. Hugues; M. L. J. Martel, au vicariat de St. Eustache; M. O. Désoray, au vicariat de Longueuil et M. U. Duprat au vicariat de St. Aimé. — M. F. A. Jacques-Duhaut est allé remplir les fonctions de Sous-Directeur au Collège de Chambly.

La loi des Ecoles.

On nous écrit ce qui suit, de St. H., au sujet de la loi des écoles : —
Je vois que depuis quelque temps vous êtes aux prises avec le Journal de Québec par rapport à l'Acte d'Education. Je vous dirai qu'ici tout va bien. Nous trouvons la loi bonne. — Nous sommes convaincus que la loi actuelle est excellente pour quiconque la veut mettre franchement à exécution. Il n'y a ici dissidence d'opinion que sur des moyens d'expédition. Dans St. H. la loi a bien fonctionné et a produit des effets admirables.

Le peuple partout aurait trouvé la loi bonne, s'il y eût eu partout entente cordiale entre les premiers citoyens, les gens instruits. Presque partout l'opposition à la loi est venue de quelques grands propriétaires avarés, de la part d'avocats — de médecins, — de notaires, — qui dans leur intérêt propre, exploitent les faiblesses nées de la mesquinerie de la portion la moins intelligente de notre population, pour détruire dans l'opinion du peuple des hommes qui étaient-ci devant ses idoles, et pour prendre leur place. Honte à jamais aux auteurs de cette frénésie populaire ! Que le stigmate d'honneur se cave profondément dans le front de ces... éteignoirs !

STATISTIQUE DU CRIME. — D'après les rôles de la police, il appert que durant l'année 1850 le nombre total des délits, à Montréal, a été de 2,946. Dans ce nombre, 1570 ont eu pour cause l'intempérance, 1189 ayant été commis par des hommes, 371 par des femmes et 10 par de jeunes garçons. Si l'on compare le nombre total des crimes commis pendant l'année 1850 avec celui de l'année précédente, on trouve une diminution de 195 cas.

Les directeurs du chemin de fer Champlain de St. Laurent, à leur assemblée annuelle, lundi dernier, ont déclaré un dividende de 12 par cent. — Pilot.

Un enfant du nom de F. Nav. Turcot, fils d'Amable Turcot, du faubourg de Québec, est disparu depuis deux jours. Les personnes qui auraient connaissance de cet enfant sont priées d'en donner avis au bureau des Melanges.

Nous sommes encore sans nouvelles du steamer américain l'Atlantic qui touche maintenant à son 26e jour de mer depuis son départ de Liverpool. Ce retard inaccoutumé inspire de grandes inquiétudes sur son sort et fait même redouter un sinistre.

Californie.

L'Alta California du 1er décembre (dont nous avons déjà fait usage dans notre dernier numéro), contient peu de faits et point de nouvelles importantes. Bien des personnes, déçues dans leurs spéculations sur des travaux de creusement du lit des Rivières et de détournement de leurs eaux, dans le but d'y trouver de l'or, espéraient à cette époque se récupérer de leurs pertes en cherchant le métal dans les gisements secs, qui semblaient devoir en effet les rémunérer de leurs peines. Attirés par cet appât, une forte partie de la population s'était approvisionnée pour l'hiver qu'elle devait passer aux plaines même où des constructions étaient élevées par elle. Il était demeuré à San Francisco peu de cette population flottante qui, l'an dernier à pareille époque, y surabondaient.

Le choléra avait à peu près disparu à Sacramento où les affaires avaient repris de l'activité. Le maire de cette ville, Hardin Bigelow, citoyen généralement aimé, était mort dans la ville de San-Francisco.

San-Francisco était aussi délivré du fléau épidémique, bien que les journaux publiés en Californie soient accusés de réticences volontaires à cet égard; mais, dans le fait, cette ville avait peu souffert de cette calamité comparativement au chiffre des mortalités dans les autres endroits qu'elle avait visités. Les décès y avaient même été moins nombreux que l'année précédente. L'état sanitaire de San-Francisco faisait espérer que la saison pluvieuse n'influerait pas avec beaucoup de malignité sur la santé publique. Les principales rues en étaient, pour la plupart, pavées en bois et polivées de trottoirs; ce qui devait contribuer à la salubrité de la ville. Les maisons commodes étaient ombreuses; les toits avaient fait place à des constructions saines, exemptes d'humidité, et les tentures légères aux toits d'ardoise et de tuiles.

Les pluies avaient commencé le 19 novembre, 17 jours plus tard qu'en 1849. Elles s'étaient intronisées par des averse torrentielles accompagnées d'un vent impétueux.

Les habitants attendaient impatientement l'adoption de mesures sanitaires dans l'intérêt général, et des règlements pour l'octroi des terres, les donations et les titres translatifs de propriété, l'établissement d'un système postal, et la réparation des chemins pour la circulation des malle.

Le gonflement des rivières par l'effet des pluies les rendait navigables pour les bateaux à vapeur de petite dimension et facilitait pour les mineurs le nettoyage de la matière aurifère.

On avait découvert de nouveaux filons de précieux métal: plusieurs compagnies s'étaient formées pour en faire l'exploitation. Outre les opérations commencées à Mariposa, Merces, et dans les rivières du nord, qui rapportaient de grands bénéfices, on en espérait d'avantage de celles qui sont situées plus au sud, et que l'on connaît sous le nom de Los Angeles Company mines.

Les élections politiques en Californie ne paraissent pas être en général le résultat d'un système ou d'un parti politique; mais le journal que nous avons cité plus haut les croit calculées sur des principes démocratiques. Quant au personnel politique de la législature, il est impossible à définir. Le même journal dénonce au public l'envahissement des emplois par des étrangers, et la réduction des salaires à des taux si bas qu'ils détournent les plus capables de les accepter.

On lit aussi dans l'Alta California : — Les soulèvements des Indiens dans El Dorado County semblent avoir été presque imaginaires en causant de grandes rumeurs et beaucoup de dépenses par l'équipement d'une troupe armée considérable par le nombre, dirigée contre quelques indiens des mines probablement provoqués à des représailles par l'oppression des blancs qui, dans la réalité, sont bien

au-dessous des pauvres indiens sous le rapport de l'humanité et de la justice.

Plusieurs journaux périodiques sont publiés en Californie, dont trois à Sacramento, auxquels une feuille hebdomadaire vient d'être ajoutée; deux à Stockton; un à Sonoma; un à Marysville; six à San Francisco, paraissant quotidiennement, un semi-mensuellement, et un journal quotidien d'annonces qui doit avoir fait son apparition le 5 décembre; un à Monterey; un à San Jose de nuance whig, et deux autres à San Diego: en tout vingt journaux.

La société s'y améliore non seulement sous le rapport industriel, mais aussi sous les rapports moraux, intellectuels et sociaux. Le sentiment religieux y est même prononcé; on respecte les institutions et les cultes religieux. Les maisons de jeu disparaissent. On leur préfère maintenant le théâtre établi à San Francisco et que l'on nomme: "Théâtre de Jenny Lind."

(PAR LE TELEGRAPHE.)

Le Cherokee est arrivé le 21 du courant de Chagres avec \$2,000,000 environ; il n'a pas emporté de malle. — Le Californian était arrivé le 3 à Panama.

Le choléra avait disparu de la Jamaïque. — Un nouvel incendie a eu lieu à San Francisco — perte estimée à \$100,000. — Une nouvelle mine d'argent d'une grande valeur a été découverte à quelques milles de Monterey. — Il n'y a plus de choléra ni à San Francisco, ni à Sacramento.

CORRESPONDANCE LYONNAISE.

Lyon le 24 décembre 1850.

M. le Rédacteur,

Lourde et triste tâche que celle de prendre, chaque, quinzaine la plume pour passer en revue je ne sais quoi de plus ou moins insipide, de plus ou moins énumérant. J'avais grand envie de vous écrire une petite impression de voyage, ou un petit cours d'histoire, mais je me suis ravisé. Pourtant n'allez pas croire que j'aie été grandes et intéressantes nouvelles à vous envoyer. Jamais, je crois, nous n'avons été si patement calmes que depuis quelques jours. Nous sommes devenus apathiques et insouciant; nous sommes surtout très-indifférents.

Il y a quelques jours notre bonne ville de Lyon était sous le poids d'un de ces pressentiments sinistres qui annoncent de tristes événements; de sourdes rumeurs circulaient de bouche en bouche. Chacun tendait l'oreille et affirmait distinguer dans le lointain l'approche d'un ennemi toujours menaçant. Heureusement on en a été quitte pour la peur; la même d'un complot formidable ayant été éventée, on nous a adjuré de n'avoir plus rien à craindre. Dieu merci! nous sommes encore une fois hors de danger et nous en sommes à rire de bon cœur de nos craintes superflues.

Nous ne ressemblons pas mal à ces enfants qui rient à l'approche du jour, des terreurs que leur ont inspirées les ténèbres de la nuit.

Je ne sais pourquoi je me sens si disposé à faire un pas en arrière et de le parsemer de quelques petites réflexions. Après tant de terribles événements qui se sont passés à Lyon, n'ai je pas le droit d'être étonné que soit encore debout? Descendants apparus et dégenérés d'illustres ancêtres qui ont souffert le martyre, d'abord, aux premiers temps du christianisme, pour leur foi religieuse, et plus tard, lors de la grande révolution, tout ensemble pour leur foi religieuse et leur foi politique, nous avons le droit de nous demander d'où nous vient notre salut, pendant que nous nous livrons à toutes les saturnales et à tout l'entraînement criminel d'une existence dépravée. Nous sommes forcés de convenir qu'une force supérieure est intervenue comme médiatrice et comme espérance de jours meilleurs. Depuis l'époque reculée, où les hauts payens de Fourvières opprimaient d'un joug sanglant les plaines qui descendent au bas, habitées alors par quelques centaines de servants chrétiens accomplissant en secret les puissants mystères de la religion nouvelle jusqu'à nos jours, où les collines occupées par nos

ouvriers retentissent sans cesse de sourdes imprécations, et se révèlent parfois d'innombrables barricades, Lyon a toujours été divisé en deux camps dont l'un est sans cesse prêt à tomber sur l'autre. C'est depuis quelques années surtout que ce fatal antagonisme s'est manifesté par de terribles éclats. Certaine partie de la population ouvrière, égarée par les modernes pontifes du mal, cherche constamment à plonger notre cité dans l'anarchie et la barbarie, et peu s'en est fallu que nous hommes d'ordre et de foi, nous fussions les victimes de ces vandales.

Je rappelle quelques faits. Lorsque, en 1831, après une journée de combat le peuple se trouva maître de la ville, qui donc changea son cœur et lui fit perdre de vue ses funestes intentions? Ceux-là même qui ne pensaient à rien moins qu'à nous piller et nous assassiner, se firent nos fidèles gardiens. En 1834, même prodige. En 1848, absolument le même prodige s'opéra. Plusieurs fois encore nous avons senti tressaillir le volcan sur lequel nous vivons; plusieurs fois la lave s'esgouffée jusqu'à la surface du sol, et puis s'est allaisée soudain, refoulée dans ses sombres abîmes par la main conservatrice de la providence.

Outre ces crises politiques, dont l'issue peut être attribuée par l'incertitude des hommes à des causes indépendantes de la providence, il est des fléaux qui portent l'empreinte du doigt de Dieu bien plus précise et bien plus irréversible. En 1840, une terrible inondation faillit engloutir notre ville; les deux rivières à la fois, s'enflant à leur source par un mystérieux accord, se rejoignirent à travers nos places et nos rues, cherchant pour ainsi dire à créer elles-mêmes d'invincibles obstacles à leur écoulement. A quoi tint alors notre perte ou notre salut? Un pont qui se serait brisé, et qui, selon tous les calculs humains, devait céder, comme les autres, à la violence du courant dévastateur, résista. — Nous fumes sauvés! Et les eaux, poussées par une main invisible, allèrent porter aux mers un tribut inaccoutumé.

Deux fois en dix ans le choléra a ravagé la France; il a fait des victimes jusqu'aux portes de Lyon. Puis il a inoffensivement franchi l'espace au-dessus de nos têtes, comme si l'ange destructeur eût remorqué au front de notre cité un signe céleste qui l'obligeait à respecter une si grande population.

Je pourrais vous en citer bien d'autres, mais je craindrais de devenir trop long. A moins de faire preuve de la plus insigne mauvaise foi on ne peut méconnaître dans tout cela l'action bienfaisante de la providence. Mais à quoi tient donc cette protection spéciale dont nous jouissons? Qu'avons-nous fait de plus que les autres pour être plus particulièrement privilégiés? Qui se résuera à faire cette question et en même temps qui trouvera en soi ou autour de soi de quoi la résoudre? Pour y arriver, il faut parcourir notre histoire et se souvenir de notre passé. Il faut se rappeler que nous sommes les fils bien dégénérés, hélas! de deux séries de martyrs qui, à deux reprises éloignées, nous ont mérité la protection divine par l'effusion de leur sang.

Les premiers de ces martyrs sont célèbres dans les annales saintes. Leur sang a fécondé pour jamais le sol qui s'en est empreint. Des femmes, des enfants, des vieillards furent indistinctement sacrifiés, et ils n'oublient point dans leur puissante influence auprès de Dieu, le théâtre du saint combat qui leur a valu l'éternelle félicité.

Les seconds furent victimes de la rage révolutionnaire. S'ils tombèrent étourdis par des cris de guerre, ou s'ils furent froidement immolés par des bourreaux qui ne les égorgeaient point explicitement à cause de Dieu, ils n'en furent pas moins d'innocentes et pures victimes.... Ils furent enlevés du sein de leurs familles et de leurs richesses, plusieurs même du tourbillon de leurs passions; mais ils furent purifiés, sans doute, par une mort vraiment chrétienne, digne des plus beaux jours de la chevalerie et par une résignation héroïque. Leur sacrifice à tous ne fut que plus grand pour avoir été plus prompt et plus inattendu. Après avoir fait le sacrifice de toutes leurs affections et de tous leurs biens, ils regardèrent le ciel avec espérance et amour, et chantaient des hymnes sacrés en marchant au supplice.

Monsieur le comte est là avec Mademoiselle, s'empressa de répondre Baptistin.

Dieu soit loué, dit Crépeux! Ça m'a fait une peur de vous voir arriver comme ça; j'ai cru que tout était perdu. Ce fut au tour de Baptistin d'interroger:

Et monsieur le marquis ?

Il va de mieux en mieux. Grâce au ciel, ses blessures sont un peu cicatrisées. Tous les jours on était menacé de visites domiciliaires, et monsieur le marquis a cru prudent de changer de demeure. Nous sommes à une demi-lieue d'ici chez un brave homme, aux yeux duquel nous passons pour d'honnêtes contrebandiers; il sait que nous attendons des camarades, et j'ai là, caché dans un tailleur, un ballot que vous aurez l'air d'apporter avec vous.

Dépêchons-nous, fit Baptistin, car le jour vient. Tous deux prirent le ballot, chacun par un bout, et s'acheminèrent vers l'endroit où les attendaient le comte Henri et sa sœur. Dieu permit qu'ils arrivassent sans rencontrer personne. Aussitôt qu'il aperçut ses deux enfants, le vieux marquis leur ouvrit les bras: Dieu est bon! répéta-t-il deux fois en les serrant sur son cœur... Et il releva vers le ciel sa tête vénérable avec un profond élan de reconnaissance.

Il y avait sur le sommet d'une colline élevée, un vieux château en ruines. En cette année de destruction et de pillage, était-ce chose rare? Partout sur le sol des fosses ouvertes et des ruines amoncelées; tels étaient

les bienfaits de la république une et indivisible, les offrandes des citoyens sur l'autel sacré de la patrie. Pourtant les ruines de ce château étaient antérieures à ce glorieux événement. Depuis un demi-siècle, elles gisaient ainsi sur la colline. Les pères menaient souvent en ce lieu paître leurs troupeaux, et s'asseyaient silencieusement sur ses débris pour voir finir le jour à l'horizon rougeâtre et consulter les astres; car les pères de la Provence passent pour avoir le don de divination, et pouvoir lire dans le ciel la volonté de Dieu et les destins humains. S'ils avaient cette puissance surnaturelle, pourquoi n'ont-ils pas su dans l'avenir quel devait être ce règne de sang? Pourquoi n'ont-ils pas crié aux populations aveuglées, dans quelle route néfaste on les poussait, dans quelle fatale étal elle était plongée, à quels hommes elles obéissaient, et combien la postérité, en détournant la tête, couvrirait d'un voile de deuil cette honteuse page de l'histoire? Pourquoi, messies de la vérité, n'ont-ils pas éclairé cet obscur chemin dans lequel on ne marchait qu'à la lueur des torches incendiaires? Hélas! c'est que les peuples comme les hommes, sont sourds à la voix qui leur parle sagement, c'est qu'il faut que toute destinée s'accomplisse pour servir d'exemple, d'émulation ou d'effroi aux races futures.

Ce château tombé en ruines et abandonné, avait servi longtemps de refuge aux contrebandiers, qui échappaient ainsi à toutes les poursuites; car il possédait d'immenses souterrains qui s'étendaient à l'infini sous la col-

line; mais un jour on avait cerné les contrebandiers, on les avait pris, on avait bouché l'entrée du souterrain en roulant d'immenses pierres sur lesquelles l'herbe et les broussailles avaient poussé... Depuis ce temps, il n'avait plus été question des ruines du vieux château dans lesquelles les corbeaux et les oiseaux de nuit seuls avaient élu domicile. C'est au fond de ces souterrains que le marquis de Savernay et ses amis se réunissaient secrètement. C'est là que les derniers fidèles d'une cause proscrite rêvaient la résurrection de cette couronne tombée sur l'échafaud. Les rêves sont des illusions; on les croit des mensonges, jusqu'à ce qu'ils soient devenus des réalités sous la volonté de Dieu ou la main des hommes. La religion a en ses martyrs, et ses prosélytes; elle a eu ses athées et ses adorateurs. Le trône de St. Louis se régénérerait aussi par un martyr. Il y a de ces natures d'élite sur lesquelles les persécutions, les menaces; les tortures aurent d'avantage l'invincibilité de la foi jurée. Ces nobles conspirateurs qui voulaient au prix de leur vie, étancher le sang qui coulait des blessures de la France, avaient pratiqué un passage secret par lequel ils étaient parvenus à s'introduire dans les souterrains. Ce passage, caché par une végétation ardue et grimpanche, et adroitement dissimulé par des éboulements de terrain pratiqués à l'entour, était impossible à découvrir. Ces réunions secrètes étaient très nombreuses; des émissaires de tous les départements et de la Vendée y étaient accourus pleins d'ardeur et de dévouement pour prendre le mot d'ordre

d'une noble insurrection. Hélas! beaucoup déjà avaient disparu; mais leurs places restaient vides et inoccupées les jours des mystérieux conciliabules, pour que la mort parlât de sa voix puissante aux vivants, et que ceux qui n'étaient plus servissent leur pays, même au delà de la tombe.

C'était à une de ces réunions que se rendaient le marquis de Savernay et son fils. La nuit par laquelle ils marchaient tous deux ainsi, le front rêveur, mais la pensée levée vers le Ciel, était bien une de ces nuits propices au mystère et à la proscription. Le Ciel était sombre; pas une étoile n'y brillait, et l'on entendait au loin les signes précurseurs d'un orage qui grondait à l'horizon. Bientôt ils arrivèrent au bas de la colline; alors ils s'arrêtèrent, écoutant si le vent qui soufflait avec violence, leur apportait l'indice de quelque bruit ou celui du pas monotone de ces patrouilles armées qui parcouraient les campagnes; mais tout était silencieux, et l'œil à travers l'obscurité ne distinguait que le profil vague et vacillant des arbres agités par le vent. Alors ils regardèrent un instant autour d'eux pour s'orienter, puis, le corps courbé et suivant les indices de branches brisées, ils se mirent à gravir la colline à travers des buissons qui s'élevaient au-dessus de leurs têtes. Après avoir tourné la colline en son entier, ils s'arrêtèrent. Le marquis prit dans sa poche un petit sifflet d'argent, et se penchant à terre, afin que le bruit ne pût passer répandre au loin, mais pénétrer sourdement dans les cavités du souterrain, il en tira un son bref, qu'il répéta trois fois à une

minute d'intervalle. Quelques secondes s'étaient à peine passées, que le même son se fit entendre, produit comme le leur par un sifflet.

Ils sont là, dit le marquis à son fils. Le jeune homme se pencha plus près encore de la terre, écartant les roches de manière à toucher de son visage l'orifice imperceptible d'un trou, et prononça deux mots; qui se perdirent comme un vague murmure au milieu du frémissement des feuilles. Presque aussitôt une énorme pierre tourna sur elle-même, et l'on put voir un escalier pratiqué à l'intérieur. Cet escalier était éclairé par une lumière qui laissait seulement les deux premiers marches dans l'obscurité. Au bas se tenaient deux hommes; l'un avait un flambeau allumé; l'autre un pistolet armé dont le canon menaçait incessamment la poitrine de ceux qui arrivaient.

Henri fit passer son père le premier et descendit après lui. Quand il eut franchi la première marche, le marquis se pencha à l'oreille de celui qui tenait le pistolet et lui dit tout bas le mot de passe. L'urne qui était levée s'abaissa alors, et le gentilhomme provençal pénétra dans l'intérieur du souterrain. Le comte en fit autant; le pistolet s'abaissa également devant lui; puis la pierre retomba sans bruit sur l'ouverture.

(A continuer.)

La civilité sans le cœur rappelle un corps sans âme.